

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Vie domestique \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1840-10-04

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitNous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident. Mais celui-ci est gros, surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici, on est inquiet.

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 559/243-244

Information générales

LangueFrançais

Cote1233-1234, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840
Une heure

Nous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident, mais celui-ci est gros surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici on est inquiet. Pas autant que je le voudrais ; pas autant qu'il le faudrait pour qu'on fût sage. On ne croit pas à la guerre. On a le sentiment de sa propre sincérité dans le désir de la paix et dans l'absence de toute intention hostile envers la France. On n'a pas le sentiment de l'état des esprits en France de leurs impressions si vives, de leurs résolutions si soudaines, si on avait prévu, il y a trois mois une telle explosion en France, je suis convaincu qu'on n'aurait pas conclu le traité du 15 juillet. Je l'ai annoncé, répété, rabâché. Mais la prévoyance est ce qui se communique le moins. Et quand on n'a pas prévu, on ne veut pas voir.

Ma situation ici ne me plaît pas. J'ai beaucoup à attendre et peu à faire. On est à merveille pour moi, même ceux qui ne sont pas de mon avis et ne s'y rendent point. Un moment peut venir où je profiterai de cette bonne disposition ; le moment où, ne réussissant pas, en Syrie par les premiers moyens, employés et ne se souciant pas d'aller plus loin, on sentira, la nécessité d'une transaction. J'attends et je prépare ce moment là, quand viendra-t-il ?

On parle de la convocation de nos chambres. Celle du Parlement suivrait aussitôt. Mais, pour moi comme pour le public ce ne sont là que des bruits. C'est maintenant à Paris que se font les événements. Au moins vous me donnez de bonnes nouvelles de vous. Comment s'y est-on pris pour vous écorcher l'épaule ? Il faut que votre femme de chambre ait la main bien lourde. A quoi lui sert donc d'être laide ?

Lundi 2 heures

Trouvez donc un Byng qui vienne à Londres et que je puisse aimer aussi. Je n'ai point de nouvelles ce matin. La convocation des Chambres ! Je crois bien. Politiquement, je la désire. Je sais bien les entraînements publics, la tribune ; mais je sais aussi les entraînements cachés, insensibles, les journaux, les commérages. Après tout, depuis dix ans, j'ai toujours vu dans les grandes occasions, les chambres favorables au bon parti ; à la raison, au vrai intérêt du pays, et lui prêtant une force qu'il ne pouvait puiser ailleurs. C'est avec les chambres que nous avons lutté contre l'entraînement révolutionnaire, contre les fatuités anonymes de la presse, contre la politique de café. Nous sommes sur le point de rentrer dans la situation de 1831. Avec plus de péril peut-être, et moins d'excuse. Je sais que, pour que les Chambres se rallient à la raison, et la soutiennent, il faut la leur montrer, la tenir constamment sous leurs yeux, la vouloir fermement soi-même et leur en inspirer la confiance. J'espère que cette lumière et cette volonté ne manqueraient pas plus aujourd'hui qu'en 1831, et que si la raison devait succomber ce ne serait pas sans s'être montrée et défendue.

J'ai reçu une longue lettre du duc de Broglie, très judicieuse, et qui me fait croire qu'on ne fera rien de précipité. Vous avez bien raison ; 20 n'a pas de l'esprit tout à fait ; et quand les grands moments approchent ce qu'il en a se trouble et chancelle. Il peut alors se laisser aveugler et entraîner comme un enfant. De son côté 62, très courageux contre le danger, est très timide contre la responsabilité. Il a naturellement beaucoup d'indépendance et de dignité, peu de pouvoir. Le frêne a

beau chercher ; il n'apprendra pas de là ce qu'il aurait, besoin de savoir. Je suis très préoccupé du frêne. Il est très décidé ; mais il ne voudrait pas se tromper sur le moment où doit se placer sa résolution. Deux choses font le succès d'une conduite, son mérite et son à propos. On ne devine pas l'à propos. Il faut le voir. Je voudrais que ma vue s'allongât plus encore. Je prêterais mes yeux au frêne. Bien décidément j'envie le cottage, j'aime le cottage. Et parlerions-nous quelquefois de tout cela ? J'ai peur que oui. On n'abdique pas sa nature. On ne se fait pas petit, même pour être heureux. Je voudrais pourtant bien être heureux. Qu'est-ce qui vaut une heure de bonheur ? Et quel bonheur ! C'est bien là l'orgueil humain. Je préfère infiniment le bonheur à tout. Je n'aime, à vrai dire, que le bonheur. Mais pour le bonheur, dans un cottage comme dans un palais, je veux à côté de moi, à moi, un grand coeur, un grand esprit, un grand goût, l'intimité d'une grande pensée. Je ne puis pas être heureux à moins, pas cinq minutes. Mais je serais si heureux ? Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-04.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 24/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/496>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 4 octobre 1840

HeureUne heure

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024